

MICHEL  
PAGEL

L'ÉQUILIBRE  
DES PARADOXES

L'INTÉGRALE



Extrait de la publication

LUNES D'ENCRE  
DENOËL



**S'il y a une chose qu'un écrivain redoute, c'est bien qu'on lui donne des idées. Il en trouve suffisamment tout seul, merci, et n'a aucun besoin de celles des autres. Alors, quand Raoul Corvin Jr. m'a proposé de me raconter une histoire qui, selon lui, aurait fait un très bon livre, autant dire que je me suis méfié.**



L'ÉQUILIBRE  
DES PARADOXES

PRÉCÉDÉ DE

L'ÉTRANGER

DU MÊME AUTEUR DANS LA COLLECTION LUNES D'ENCRE

*Les Flammes de la nuit*

MICHEL PAGEL

L'ÉQUILIBRE  
DES PARADOXES

PRÉCÉDÉ DE

L'ÉTRANGER  
L'INTÉGRALE

LUNES D'ENCRE  
DENOËL

**Collection LUNES D'ENCRE**  
**Sous la direction de Gilles Dumay**

© 2004, by *Éditions Denoël*  
*9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris*



# L'ÉTRANGER



ARTICLE PARU DANS *L'AURORE*  
DU 5 DÉCEMBRE 1902

*Qui est « L'Étranger » ?*

Oui, qui est-il, ce mystérieux individu qui, depuis quelques semaines, cambriole les riches bourgeois de la capitale et ridiculise notre police? Nul n'a oublié son spectaculaire premier forfait, lorsqu'il déroba en octobre dernier les bijoux de la baronne de Saint-Arnoul — et jusqu'à ceux qu'elle portait sur sa personne — durant le bal qu'elle donnait en son hôtel particulier de l'avenue Foch. On se souvient des trois cartes de visite qu'elle retrouva comme autant de railleries à son endroit : la première dans son coffre-fort, la seconde dans son sac à main, et la troisième, comble de l'audace et de l'inconvenance, au sein même de son décolleté. Trois cartes qui ne portaient que ce simple nom : « L'Étranger ». Depuis, pas une semaine ne s'est écoulée sans que l'étrange personnage fasse à nouveau parler de lui : pierreries, titres, or, *bank-notes*, tout lui est bon. L'homme agit de nuit, souvent au cours de réceptions mondaines, et ne commet jamais d'effraction : les coffres-forts réputés les plus inviolables semblent en effet lui livrer sans effort le secret de leur combinaison — au point

que les compagnies d'assurances ont soupçonné leurs clients d'indélicatesse, soupçons s'étant révélés sans fondement. Qui est « L'Étranger » ? Pourquoi ce titre incongru ? Une certaine presse affirme qu'il s'agit d'un agent de l'Allemagne dépêché à Paris pour miner notre économie en ruinant nos gros investisseurs. La correction nous empêche d'écrire ce que nous pensons de cette thèse. Pour notre part, nous estimons infiniment plus probable d'avoir affaire à un anarchiste, un « étranger à la société », décidé à frapper dans ce qui leur est le plus cher ces bourgeois qu'il déteste. S'il ne conservait par-devers lui le produit de ses larcins mais le redistribuait aux pauvres, on ne pourrait s'empêcher de lui vouer quelque admiration. Toutefois, foin des spéculations : avec l'efficacité qu'on lui connaît, notre police, n'en doutons pas, fera prochainement toute la lumière sur cette affaire. Elle s'exposerait sinon à être une fois de plus la risée du pays.

RAOUL LACHANCE

LETTRE DU CDT ARMAND SCHIERMER  
À RAOUL CORVIN

*5 décembre 1902*

Mon vieux,

Devant l'impossibilité de te joindre par téléphone au journal, puisque tu sembles toujours par monts et par vaux, je me décide à t'écrire pour te confirmer qu'Amélie et moi passerons bien la soirée du samedi 13 et le dimanche 14 chez le député Debien. La présence de Marnhac m'a été confirmée, aussi t'ai-je fait inviter, selon ton désir. Permetts-moi un souhait : même si c'est un charlatan, ce dont je suis, comme toi, persuadé, ne l'accuse pas en public ; je répugne à l'idée de créer

un scandale chez mes hôtes, d'autant qu'Amélie et la petite Gilberte sont désormais très liées.

Si cela te convient, passe à la maison samedi vers 16 heures : nous irons ensemble.

Ton ami,

ARMAND

P.-S. — J'ai lu *L'Aurore*. On va encore te traiter de Ravachol. Prends garde : un de ces jours, tu pourrais bien te retrouver avec un duel sur les bras.

LETTRE DE GILBERTE DEBIEN  
À AMÉLIE SCHIERMER

*8 décembre*

Ma très chère Amélie,

Les mots me manquent pour vous dire à quel point je suis ravie que vous et votre époux ayez accepté l'invitation de mes parents. Je prie sans arrêt qu'au moins dimanche, nous ayons l'occasion de nous éclipser un moment toutes les deux, afin d'avoir une de ces conversations qui me font tant de bien. Rien n'est moins sûr, cependant, car vous savez combien mère tient à ce que je me dévoue à tous les invités. Ai-je besoin de vous le dire ? Cet homme affreux qu'on veut me faire épouser sera là également. Et je l'épouserai sans doute, puisqu'on ne s'oppose pas à la volonté d'Aristide Debien.

Pardonnez-moi : je ne devrais pas parler ainsi ; je sais que cette alliance est du plus haut intérêt pour la carrière de père, et mère assure qu'elle me rendra heureuse. Si l'élu n'est pas beau, il est riche. J'aurai tout ce que je désirerai, m'affirme-t-on, et il paraît que c'est là la clef du bonheur. De

toute façon, qui suis-je, moi, pauvre fille, pour critiquer mes aînés ?

L'ouvrage que vous m'avez prêté la dernière fois m'a beaucoup intéressée, même si je n'adhère pas à toutes les thèses de l'auteur. Je vous le rendrai discrètement quand nous serons seules. Je n'ose imaginer ce qui arriverait si père savait que je lis les philosophes socialistes.

Avec mon affection renouvelée et dans l'impatience de vous voir, je reste votre dévouée

GILBERTE DEBIEN

### JOURNAL DE RAOUL CORVIN

*13 décembre.* J'écris ces lignes dans ma chambre, juste avant d'aller retrouver Armand et l'inspecteur Bertrand pour notre opération nocturne. Je viens de charger mon revolver et de le glisser dans ma poche : il est peu probable que nous ayons à user de la force, mais si les choses en arrivent là, je ne veux pas être pris au dépourvu. De toute façon, je ne m'en fais pas : j'ai toujours eu de la chance. Je n'ai pas choisi mon nom de plume au hasard.

Décidément, cette journée aura été pleine de surprises, alors que je m'attendais à m'ennuyer ferme jusqu'à demain soir — le moment prévu pour la séance. Il paraît que Marnhac n'officie jamais le premier jour, ayant besoin de « s'imprégner des vibrations de l'endroit avant d'y appeler les puissances de l'au-delà ». Loin de moi l'idée de nier l'existence de ce que, faute de mieux, on appelle le surnaturel : Armand et moi avons déjà été confrontés à des phénomènes défiant l'entendement. Je n'en ai toutefois acquis que plus de scepticisme face aux spirites et autres médiums de salon qui prétendent faire entrer les gens en contact avec leurs chers

disparus — et en profitent pour empocher des sommes rondellettes. À ma connaissance, Marnhac ne se fait pas payer, ce qui plaide en sa faveur, mais j'ai cependant la conviction qu'il s'agit d'un charlatan. Et les paroles de Bertrand, ce soir, après le dîner, ne font que me conforter dans cette opinion.

Cet après-midi, je retrouvai comme prévu Armand et Amélie à leur domicile. Le fringant commandant faisait grise mine. Il juge les Debien ennuyeux et prétentieux, ce en quoi je ne puis lui donner tort à présent que je les ai rencontrés. Comme ce sont des cousins éloignés de sa femme, et que cette dernière a le sens de la famille — un de ses rares défauts, selon moi —, il se force malgré tout à les voir deux ou trois fois par an. Aujourd'hui, même s'il se méfiait un peu de ce qu'il appelle sans charité ma « grande gueule », il était heureux de ma présence : à tout le moins, je lui fournirais un interlocuteur de secours si la soirée s'avérait mortelle.

Pour ma part, je n'étais pas moins contrarié : certes, je n'allais pas laisser passer pareille occasion de voir Marnhac dans ses œuvres, mais pourquoi fallait-il que ce fût justement la semaine du Salon de l'automobile ? Tout juste rentré à Paris après mon reportage dans le midi, j'avais passé la matinée devant les portes du Grand Palais, si bien que j'avais eu l'exclusivité de l'arrivée de Léopold — incognito et en avance sur l'horaire prévu, comme je l'avais subodoré. Cet entretien avec le souverain belge, toutefois, ne m'avait plus laissé le temps de visiter moi-même le salon, alors que je m'en réjouissais depuis des semaines. Un jour, je l'espère, j'aurai les moyens de m'offrir une automobile.

Nous nous fîmes annoncer vers cinq heures dans le grand hôtel du <sup>XVII<sup>e</sup></sup> siècle, non loin du Champ-de-Mars, que le député et sa famille occupent depuis leur montée à Paris — consécutive aux dernières élections. C'est une bâtisse massive, où on logerait à l'aise dix couples d'ouvriers, ce qui lui conférerait peut-être un peu de la chaleur qui lui fait défaut. Lorsqu'on nous introduisit dans un salon aux murs lambris-

sés, couverts d'œuvres que certains diraient d'art et dont le mauvais goût éclate sous les lumières électriques crues, je constatai que plusieurs invités étaient déjà là. Marnhac, toutefois, brillait par son absence.

« Ah, commandant Schiermer ! » s'exclama Adrienne Debien, de ce ton à la fois emphatique et enjoué dont usent les femmes de son âge et de sa position pour s'adresser aux beaux officiers avec lesquels elles se donnent l'illusion de badiner.

Elle s'avança pour nous accueillir, tout sourire, serrée dans une robe qui mettait en évidence l'épaisseur de sa taille et la mollesse de sa gorge. Certes, elle a plus de cinquante ans, mais on raconte qu'elle cherche encore à plaire et qu'elle livre un combat de tous les instants à la boulimie lui ayant naguère ravi sa silhouette de nymphe.

Très stylé, Armand s'inclina pour un impeccable baise-main. Comme toujours, en ce genre d'occasion, il avait revêtu son grand uniforme. S'il fait preuve d'une ouverture d'esprit remarquable, pour un militaire, faute de quoi il ne serait pas mon ami, il n'en possède pas moins le sens des convenances propre aux officiers de carrière — sans compter une droiture fondamentale qui confine parfois à la raideur.

Mme Debien, après l'avoir complimenté sur sa prestance, embrassa familièrement Amélie en l'appelant « ma cousine » et fit l'éloge de sa toilette. Elle me tendit ensuite la main et s'assura enchantée de me connaître enfin. Sachant qu'une semaine auparavant, elle ignorait jusqu'à mon existence, je m'abstins de me sentir flatté.

Son mari, dont l'embonpoint ne le cédait en rien au sien, se leva, un verre à la main, et nous salua avec la bonhomie très étudiée qui fait son succès à la tribune. Ses cheveux et ses favoris gris, sa trogne chaleureuse de patriarche bon vivant, lui valent la sympathie des gens simples, ce qui lui a assuré son siège. Bien sûr, ce n'est qu'une façade, comme le prouvent ses récents revirements. Poussé vers la politique par un Waldeck-



Rousseau qu'on a connu mieux inspiré, il s'est fait élire sous l'étiquette de républicain modéré. On l'affirme cependant converti aux thèses de Maurras et désormais proche de l'Action française. Seuls mon respect pour les Schiermer et ma curiosité me permirent de lui serrer la main sans grimacer.

« On sent en vous le professionnel, monsieur Lachance, déclara-t-il en désignant l'appareil photographique que je portais en bandoulière et le trépied serré sous mon bras. J' imagine que vous allez immortaliser la séance de demain soir. » Il eut un gros rire. « Personnellement, je ne crois pas aux esprits, mais la chose promet d'être amusante. Si vous braquez votre appareil vers moi, n'oubliez pas de prendre mon bon profil.

— Je n'y manquerai pas, répondis-je. Lequel est-ce ? »

Armand me foudroya du regard. Debien, sans paraître remarquer mon ironie, se retourna vers ses deux autres invités afin de faire les présentations. Dès notre entrée, j'avais reconnu l'inspecteur Isidore Bertrand, de la Sûreté, avec qui le commandant et moi avons déjà eu le plaisir de collaborer lors de plusieurs enquêtes. Un policier comme il devrait y en avoir plus : honnête, intelligent, entêté... Quelle ne fut pas ma surprise quand, alors que je lui adressais déjà un signe de reconnaissance, il me tendit la main et se présenta lui-même très vite sous le nom d'Auguste Lempereur, fondé de pouvoir de la Banque de Paris et des Pays-Bas !

« Enchanté de vous connaître » parvins-je à répondre, en priant que mon visage ne trahît pas ma stupéfaction.

Le petit rire écervelé que poussa alors Adrienne Debien m'apprit qu'elle était dans la confidence — ainsi, probablement, que son époux.

« C'est très amusant, fit-elle. C'est vraiment très amusant... » Elle hésita, consciente d'avoir trop parlé. « Je veux dire : ces séances de spiritisme. Vous ne trouvez pas cela amusant, vous, commandant Schiermer ? »

Comme mon ami, lui aussi interloqué par l'imposture de Bertrand, marmonnait une réponse diplomatique, je tentai de

trouver une bonne raison à la présence de l'inspecteur en ces lieux. Qu'un journaliste tel que moi voulût confondre un charlatan, cela se concevait, mais aux dernières nouvelles, la police avait d'autres chats à fouetter.

Déjà, cependant, Debien nous présentait notre dernier compagnon. Son nom me fit bondir. Bourgeois d'une quarantaine d'années, modérément bedonnant, la lèvre supérieure barrée d'une fine moustache, la face hautaine, c'était Louis Frossart, le chroniqueur polémiste de *La Revue d'Action française*. Cette fois, les nouvelles allégeances politiques de notre hôte ne faisaient plus aucun doute.

Quand Debien décrivit en outre Frossart comme le fiancé de sa fille, je remarquai enfin la présence de ladite jeune personne, dans l'angle le plus obscur du salon. Elle se tenait immobile, la tête baissée, les mains croisées, presque enfouies dans ses jupes. Lorsqu'elle s'avança enfin, sur l'injonction de sa mère, sa timidité me masqua tout d'abord sa beauté. Elle se força toutefois à redresser le chef, par politesse, et je me trouvai confronté au visage le plus harmonieux qui fût : des traits réguliers que dominaient de grands yeux bleus, une bouche sensuelle, le tout encadré par de longs cheveux blonds encore coupés à la mode des très jeunes filles. Gilberte, pourtant, a dix-neuf ans. Amélie me l'a décrite comme sensible et d'une grande finesse d'esprit, mais étouffée par l'autorité de ses parents. Ce dernier point, en tout cas, paraît incontestable.

« Souffrez, mademoiselle, que je vous présente mes hommages », dis-je en lui décernant mon regard le plus charmeur, avant de lui baiser la main.

Elle ne répondit pas mais je la vis rougir, ce qui me combla d'aise. Femme qui rougit n'est point indifférente. À l'idée qu'un jour, cet ange appartiendrait à l'odieux Frossart, je sentis une sourde colère gonfler en moi.

J'eusse aimé m'entretenir avec elle mais, à cet instant, tandis que la bonne nous apportait nos verres, Debien lança un débat choisi avec soin, peu propice aux controverses — et

Gilberte alla sagement s'asseoir à l'écart. Il eût été malséant de la rejoindre au mépris de la conversation du député.

Une heure environ s'écoula ainsi, sans que je pusse satisfaire ni mon envie de séduire la jeune fille, qui, elle, m'avait d'ores et déjà séduit, ni ma curiosité quant aux projets de Bertrand. À tout le moins nous arrangeâmes-nous tous pour ne pas dire le moindre mot susceptible de choquer les convictions de qui que ce fût, si bien que l'ambiance demeura bon enfant jusqu'à l'arrivée de l'invité d'honneur.

« Monsieur le vicomte Jules de Marnhac », annonça la bonne en l'introduisant au salon.

« Jules », certainement. « Marnhac », peut-être. « De », j'en doute. « Vicomte », non et mille fois non. J'ai mené ma petite enquête. La nouvelle coqueluche de la bourgeoisie parisienne est arrivée sur le devant de la scène il y a trois mois, sortant sans doute de quelque part mais pas d'une famille noble. Ceux qui en sont informés, au sein du beau monde qu'elle fréquente, feignent de l'ignorer par esthétisme : depuis qu'est tombée en désuétude la coutume d'étêter les aristocrates, il est *fashionable* de se parer d'un titre et d'une particule pour briller en société, particulièrement si l'on se pique de tutoyer l'occulte. C'est connu : l'esprit d'un riche défunt ne saurait répondre qu'aux appels d'un médium bien né...

Marnhac, il me faut cependant l'admettre, est digne de son identité d'emprunt. Je le voyais ce soir pour la première fois, et il me fit grosse impression. De très haute taille, plus glabre qu'il n'est permis de l'être à notre époque où l'homme aime à porter ses attributs virils sur le visage, il a le regard pénétrant et un port majestueux qui commande le respect. D'une élégance sans faille, il possède un magnétisme dont je n'ai jamais rencontré l'équivalent. En outre, plane au-dessus de lui une sorte de noirceur, un *spleen* qui, s'il correspond fort bien à son personnage, paraît toutefois naturel, nullement contrefait. Sans doute avons-nous affaire à un comédien d'exception.

Pour toutes ces raisons, quand j'eus enfin réussi à entraîner

Bertrand à l'écart, après un dîner quelque peu tendu que je n'ai pas le temps de relater ici, je fus à peine surpris d'apprendre que, selon la Sûreté, Marnhac et « l'Étranger » ne font qu'un.

MÉMOIRES D'ARMAND SCHIERMER,  
TOME II (1938)

Les propos qui émaillèrent le dîner furent longtemps supplantés dans ma mémoire par les événements extraordinaires auxquels ils servirent de prélude. Aujourd'hui que les souvenirs sont tout ce qui me reste, et que l'écriture de ce livre me contraint à conjurer jusqu'aux plus insignifiants d'entre eux, je retrouve quasi intacte la colère qui fut la mienne en cette soirée de décembre 1902. Colère d'autant plus forte qu'il me fut impossible de lui donner libre cours — et ce pour deux raisons. Par déférence envers ma chère Amélie, tout d'abord : nous étions mariés depuis plus de deux ans, et j'ose dire que l'harmonie de notre couple était parfaite ; à quoi bon l'entacher de ressentiment par un esclandre sous le toit de ces tristes cousins ? Qui plus était, il y avait Raoul : mon ami reporter, encore loin de la trentaine, se trouvait vers la fin de ce que j'appelle sa période « jeune chien fou ». Intransigeant, provocateur comme seul peut l'être un élève des jésuites dégoûté de la religion, il exerçait visiblement, et sur mes instances, des efforts surhumains pour conserver ce qui lui tenait lieu de diplomatie. Je ne pouvais certes faire moins.

Mais Dieu, que ce fut éprouvant ! On pardonnera à un vieux soldat d'avouer qu'il eût mille fois préféré un duel ou une bataille rangée à cet assaut de piques et d'injures déguisées. Par moments, toute ma volonté me fut nécessaire pour ne pas oublier que mon sabre avait ce soir-là une fonction purement ornementale.



France 1904, le temps s'affole et régurgite sans aucune logique apparente un soldat de l'armée d'Attila, un cyborg, un extraterrestre et bien d'autres personnages improbables dont les agissements risquent de déclencher la Première Guerre mondiale. À moins qu'un groupe de hardis aventuriers ne trouve la clef du mystère et réussisse à rétablir l'équilibre des paradoxes.

« *L'Équilibre des paradoxes* est dans son genre une parfaite réussite. On tremble autant qu'on s'y amuse tout au long de ses quatre cent cinquante pages, lesquelles sont dévorées d'une traite avec plaisir. Avec ce roman d'inspiration steampunk (une manière fort à la mode en ce moment), documenté, on (re) découvre aussi les enjeux mondiaux de ce début du xx<sup>e</sup> siècle qui conduiront inévitablement à ce que l'on sait. On savait Pagel un excellent auteur populaire ; il signe ici tout simplement son meilleur roman. »  
Olivier Girard, *Bifrost*.

Illustration de couverture :  
Guillaume Sorel

Michel Pagel a reçu le prix Rosny Aîné 2000 et le prix Julia Verlanger 2000 pour cet *Équilibre des paradoxes*, réédité ici dans une version augmentée. Il est par ailleurs l'auteur d'un vaste cycle fantastique : *La Comédie inhumaine*.



LUNES D'ENCRE  
DENOËL

B 25461.0 05.04  
ISBN 2.207.25461.5  
20 €



Extrait de la publication